

Deux problèmes d'histoire des techniques d'élevage:

L'ENGRAIS DES BOEUFs ET LA CASTRATION DES VACHES

La seconde moitié du XVIIIe siècle et la première moitié du XIXe sont caractérisées par le développement d'une littérature agronomique et zootecnie d'une abondance extraordinaire et d'une qualité technologique souvent remarquable. A cette époque, en effet, la science n'avait encore rien de vraiment positif à apporter à l'agriculture. C'est pourquoi la plupart des agronomes voyaient alors dans la technologie comparée une des principales voies de progrès. Il s'agissait d'observer les procédés existants, de les comprendre, et de diffuser ce que chacun comportait de meilleur. Cette méthode d'analyse a connu une longue éclipse depuis 1860 ou 1880 jusqu'à ces dernières années. Sa renaissance actuelle, encore timide, tient probablement à deux ordres de faits. Le premier est qu'on ne réinvente pas tous les jours la théorie de Liebig ou les lois de Mendel - il n'est pas évident que la science puisse apporter autant à l'agriculture dans les cent prochaines années qu'elle ne l'a fait au cours ~~des~~ des cent dernières. Le second est que l'apport de la science n'est vraiment efficace que si certaines conditions techniques préalables existent, ce qui n'est pas le cas partout. L'extrême inégalité de développement des agricultures mondiales, et notamment l'échec presque général dans les pays du tiers-monde, montre bien que ce n'est plus une certaine science, au sens étroit du terme, qui peut <sup>seule</sup> nous donner les réponses pertinentes.

Quoiqu'il en soit, le fait qui nous intéresse ici est la diversité et le raffinement étonnants des techniques agricoles préindustrielles, caractéristiques qui se reflètent naturellement dans la littérature de cette époque. Le résultat, c'est que celui qui se risque dans cette littérature rencontre à chaque pas une foule de problèmes, qu'il doit malheureusement se résigner à laisser de côté, parce que les journées n'ont que 24 heures. C'est le cas des deux problèmes qui font l'objet de cet article, dont il serait souhaitable qu'ils puissent faire l'objet de recherches approfondies.

L'engrais des boeufs en France

Voici ce qu'écrivait Arthur Young, dans ses *Annals of Agriculture*, en 1786 (viii, p. 325-332).

"En voyageant de Paris à Limoges, je fus très frappé par les nombreuses troupes de boeufs gras que j'y rencontrai; c'était la fin mai, une saison bien connue par sa pénurie, lorsque le bétail n'a pas été engraisé

"sur la première herbe. Les boeufs que nous rencontrions étaient remarquablement gras, si bien que ce qu'ils avaient pu avoir comme herbe, dans un climat pas très différent à cet égard de celui du sud de l'Angleterre, n'avait pu avoir qu'une faible part dans leur engraissement. Curieux de savoir comment un pareil nombre de bêtes superbes étaient engraisées, nous trouvâmes quelques obscures indications d'une méthode trop peu expliquée pour être bien comprise. Mais en répétant les questions, lorsque nous traversâmes la province d'où ces boeufs venaient, nous découvrîmes le secret, si on peut l'appeler ainsi. Et ce procédé est si singulier à certains égards, qu'il mérite bien d'être noté.

"On met les boeufs à l'herbe d'été, quelquefois mais pas toujours, et, fin octobre ou début novembre, on les met aux navets, qu'on appelle ici raves et rabioles; c'est un objet de culture considérable dans la plupart de la province; je décrirai leur culture à une autre occasion. Pour terminer l'engraisement, quand les navets viennent à manquer, on donne aux boeufs de la farine de seigle, mais d'une manière vraiment extraordinaire.

"On mélange la farine avec de l'eau, jusqu'à la consistance d'une pâte, qu'on laisse reposer trois, quatre ou cinq jours, suivant le temps, pour fermenter et sùrir; alors, on la dilue dans l'eau, et on épaissit cette eau, jusqu'à un certain degré, avec du foin haché, et les boeufs la boivent. Ce qui est encore plus singulier, afin d'assurer une fermentation meilleure et plus sûre, certains y ajoutent du levain, et personne n'en donne aux bêtes que quand elle est devenue acide. Le premier jour, les boeufs refusent cette eau, mais le second, ayant soif, ils la boivent, et ensuite si avidement qu'ils n'en laissent pas une goutte, préférant cette nourriture acide à toute autre..."

Ce que découvrait Arthur Young, en réalité, c'était tout simplement une méthode d'engraisement des boeufs répandue dans tout le centre-ouest de la France, du Bourbonnais au Poitou: l'engrais de pouture.

La pouture (ou poutoire, posson, etc. du latin puls, bouillie) variait considérablement suivant les régions. Le plus souvent, certes, la base en était constituée par une céréale moulue, ou au moins décortiquée, orge ou avoine. Mais y entraient aussi des tourteaux (de chènevis, de navette, de noix, etc.) et des glands. Plus tard, en outre, pommes de terre cuites ou crues et betteraves viendront s'ajouter ou se substituer aux navets.

L'originalité de ce système, cependant, et ce qui étonnait tant Arthur Young, c'était de fournir des animaux gras à contre-saison, à la fin de l'hiver, alors que l'autre système d'engrais des boeufs de l'époque, tel qu'il caractérisait la Basse-Normandie, la production de boeufs d'herbe, donnait au contraire en été et en automne exclusivement. Tous ces boeufs, bien entendu, étaient destinés au marché parisien — les marchés locaux, sauf Lyon, n'avaient qu'une importance tout à fait mineure. Deux commissaires de la Convention, Rousseville et Sollier, envoyés en Province en 1793 pour surveiller l'approvisionnement de Paris, ont parfaitement rendu compte de cette dualité (1). D'autres ont donné des renseignements sur telle ou telle région, si bien que nous sommes assez bien renseignés (voir bibliographie). Il semble en fait que le système fonctionnait comme une pompe à double effet. De la Saint

Jean à la fin de l'automne, voire un peu plus tard, c'est la Basse-Normandie qui fournissait les marchés de Sceaux et de Poissy. A partir du début de janvier, les boeufs de pouture du Centre prenaient le relais.

Naturellement, ceci n'est qu'un schéma. Rien ne prouve qu'il n'y avait pas aussi quelques boeufs de pouture en Normandie, et quelques boeufs d'herbe dans le Centre. La Flandre, elle, connaissait les deux systèmes. La Flandre maritime produisait des boeufs d'herbe dans ses polders, et la Flandre intérieure nourrissait les siens au brassin (même sens que pouture, mais d'origine germanique; cf. brasserie, et allé. brei). Mais en Flandre, les marchés étaient locaux, vu l'importance exceptionnelle du réseau de villes (2).

Par ailleurs, se pose la question de la provenance des animaux maigres. La Normandie tirait les siens de Bretagne, du Maine, d'Anjou, du Bas-Poitou. Le Bourbonnais, la Marche, etc., tiraient les leurs d'Auvergne, du Haut-Limousin, de Périgord. On devine tout un vaste et complexe réseau, avec foires et marchés reliés par des itinéraires réguliers, compliqué encore par le fait que, entre leur région de naissance et celle d'engraissement, les boeufs étaient utilisés au travail quelques années dans une troisième région.

Tout cela est à définir, à préciser, à quantifier. Itinéraires et marchés, régions de naissance, de travail et d'embouche, effectifs, prix de vente et prix de revient, conditions de transport et localisation de la production, races, poids à la vente... il ne manque pas de pain sur la planche des historiens. Mais ce qu'il faut souligner, c'est que l'abondance et la qualité des données permettraient certainement de résoudre effectivement tous ces problèmes. Il suffit de s'y mettre.

#### La castration des vaches

L'engrais des boeufs au XVIIIe siècle est un problème très vaste, aux implications extrêmement nombreuses. Le problème de la castration des vaches est beaucoup plus ponctuel. Il n'en mérite pas moins, à notre avis, une étude sérieuse.

En 1832, paraissait dans *The British Farmer's Magazine* l'article suivant, signé Viator (vi, 25, p. 514-516).

"Il y a quelques années, j'allai passer l'été à Natchez, et m'installai dans un hôtel tenu par Mr. Thomas Winn. Pendant mon séjour, j'observai deux vaches remarquablement belles, qu'on tenait constamment à l'étable, où elles étaient nourries régulièrement trois fois par jour par le domestique chargé des chevaux, avec de l'herbe de Guinée coupée à la faucille..."

Naturellement, notre homme, curieux, s'enquiert du pourquoi et du comment de la chose. Voici les réponses qu'il obtint de son hôte.

"Mr. Winn, comme préliminaire, observa qu'il avait pris l'habitude, "il y a quelques années, de lire des périodiques anglais, où se trouvaient "des comptes-rendus de concours de labours (...), et qu'il avait remarqué que "les prix étaient généralement adjugés à des charretiers qui travaillaient "avec des génisses châtrées (spayed heifers)...

"Ses fréquentes réflexions à ce sujet, me dit-il, l'amènèrent à "croire que "si l'on châtrait des vaches peu après le vêlage, en pleine lac- "tation, elles continueraient à donner du lait pendant de nombreuses années, "sans interruption ou diminution de quantité..."

C'est exactement ce que fit l'aubergiste. Une première vache, cas- trée après son troisième veau, se rétablit rapidement et, paraît-il, donna du lait plusieurs années; elle se noya dans les marais du Mississipi. Une seconde vache, castrée de même avec succès, se tua accidentellement. Quant aux deux suivantes, l'hôtelier les tenait à l'étable pour éviter de nouvelles mésaventures; elles en étaient, croit l'auteur du récit, à leur troisième année de lactation.

L'article de Viator avait d'abord paru dans le Southern Agriculturist (USA), avant d'être repris dans le British Farmer's Magazine. En tous cas, la castration des vaches remporta un succès immédiat, au moins dans la littérature. Des essais nombreux furent certainement effectués. Il semble que cette première période de vogue dura de 1832 à 1835, puis retomba, peut-être à cause des risques de l'opération. Ce qui est curieux, c'est que le procédé connut une seconde période de succès, vingt ans plus tard, grâce au nouveau procédé de castration par le vagin mis au point par un vétérinaire rémois du nom de Charlier en 1852. La méthode vaginale, paraît-il, rendait l'opération tout à fait bénigne, par opposition à la méthode antérieure, par le flanc, qui devait être assez dangereuse.

Cette histoire pose, à mon avis, trois questions. Une question historique d'abord: quelle fut exactement l'extension de cette technique? Une question physiologique ensuite: les effets de l'ablation des ovaires pouvaient-ils être réellement ceux qui ont été décrits? Et enfin une question historico-linguistique. On aura remarqué que l'anglais possède un mot spécial pour désigner l'ablation des ovaires chez les animaux domestiques, spaying, différent de ce ~~qui~~ qui désigne la castration proprement dite (gelding) ~~ou gelding~~. Est-ce un indice, qui serait corroboré par l'allusion à l'emploi de génisses castrées pour le trait, que la castration des femelles était une technique traditionnelle ancienne en Angleterre?

## Références

- (1) Le rapport de Rousseville et Sollier se trouve dans: P. CARON, Rapports des agents du Ministre de l'intérieur dans les départements, 1793-An II, Paris 1914, vol. 12, p. 426. Voir aussi les rapports de Legrand, ibid., p. 191 et 201, et de Dyannière, p. 314, vol. 1.
- (2) J. van AELBROECK, L'agriculture pratique de la Flandre, Paris, Mme Huzard, 1830, p. 116

## Bibliographie

### L'engrais des boeufs

Il y a quelques sources spécifiques, comme le texte d'Arthur Young. Voici celles que nous avons relevé:

- Mémoire sur l'engrais des boeufs dans la ci-devant province de Limousin, Archives Nationales, K 906 (37).
- A. YOUNG, "On a Method of Fattening Oxen in Limosin, France": Annals of Agriculture, 1786, viii, 325-332.
- JUGE, "On the Fattening of bullocks in the Province of Limosin, and the adjacent Countries", Annals of Agriculture, 1792, xviii, 1-24.
- GARDIEN, "Notice sur le mode d'engraissement à l'étable des boeufs dans le Bourbonnais": Annales de la Société d'Agriculture de l'Allier, 1838, iv, 12, 175-180.
- Mais on peut aussi trouver quantité de renseignements dans les ouvrages de statistique régionale, par exemple:
- M.P.A. BUTET, Statistique du département du Cher, Bourges 1829 (p. 172).
- J.A. CAVOLEAU, Statistique ou description générale... de la Vendée, Paris 1844 (p. 531).
- LESCHENAULT, Rapport général sur la statistique cantonale du Département du Calvados, 1813, Archives Nationales, F 10.535.

### La castration des vaches

- Viator, "Spayed Cows", The British Farmer's Magazine, 1832, vi, 25, 514-516.
- L'art de faire le beurre et les meilleurs fromages, par MM. Anderson, Twamley, Desmarests, Chaptal, Villeneuve, Huzard fils, Grogner, Bonafous, d'Angerville, Gobin, etc. Paris, 1866, Librairie agricole de la Maison Rustique, 3e édition, p. 38-42.
- Bulletin de la Société d'Agriculture, Industrie et Arts de la Lozère, 1855, vi, p. 125.